

NAHAR MISRAÏM

BULLETIN DE LIAISON

de l'Association pour la Sauvegarde du Patrimoine Culturel des Juifs d'Egypte

AVRIL 2003 N° 14

ISSN: 0249-8073

E-MAIL: aspeje@ifrance.com

Secrétariat: André COHEN, 8 rue des Tanneries, 75013 PARIS
Tél. : 01 45 35 29 86

Sommaire

- p 2 – Des ténèbres à la lumière éclatante
Lucien Perez
- p 3 – Pourim : le 14 Adar
Renée Hakoun
- p 3 – Recette de Pessah
Renée Hakoun
- p 4 – Diversités et « melting pot »
Joe Chalom
- p 5 – Fayza Rouchdi
traduit de l'hébreu par Joe Chalom
- p 6 – Ellis Douek triomphe à Paris
- p 7 – Une lune de miel peu ordinaire
Issac Lévy
- p 8 – La belle étoile
Albert Oudiz
- p 10 – Mes pinceaux, ma plume et moi
Nadine Amiel
- P 10 – Un appel de Carmen Weinstein
- p 11 – Courrier des lecteurs
- p 12 – Notes de lecture

Adhésion et Abonnement

De nombreux amis ont « oublié » de renouveler l'adhésion ou l'abonnement pour 2003.

La faible contribution que l'on vous demande (20 euros pour l'adhésion ou 10 euros pour l'abonnement) est indispensable à l'association pour continuer à éditer le bulletin et pour organiser des activités autour de thèmes intéressants les Juifs d'Egypte.

Aidez nous à pousser.

Les membres de l'association sont invités à assister nombreux à

L'ASSEMBLEE GENERALE qui aura lieu le **DIMANCHE 15 JUN 2003** **A 10 heures**

Au Centre Bernard Lazare (CBL)
10, rue Saint Claude – 75003 PARIS
Métro Saint Sébastien Froissart

HOMMAGE A LAYLA MOURAD

L'assemblée sera suivie à **12h30** d'un

Déjeuner oriental sur fond musical,
dans une ambiance chaleureuse, entouré de membres de
votre famille et d'amis.

Et à **15 heures**

Layla Mourad et les siens

Contée par JOE ASSOULINE, son neveu, avec des documents audio-visuels inédits.

Layla, comédienne et chanteuse internationalement connue, est née au sein d'une famille juive de musiciens comme Zaki son père, Nouri son oncle.

Le nombre de places étant limité, l'inscription préalable est obligatoire. La participation aux frais est de **25 euros par personne** pour la journée comprenant le repas et le spectacle et de **10 euros par personne** pour ceux qui viendront nous rejoindre dans l'après-midi pour le spectacle.

Veillez vous inscrire dès maintenant en envoyant votre contribution, par chèque libellé à ASPCJE, accompagné de votre nom, adresse et n° de téléphone (en utilisant le talon d'inscription de la p. 13) à
André Cohen, 8 rue des Tanneries, 75013 Paris

En quoi cette nuit ci est-elle différente de toutes les autres ?... Ma nichtana ha laïla ha zé mi kol ha léilot ?... Kunto fue demudada la noche esta, mas ke todas las noches ? ...How does this night differ from all other nights ?...

C'est par cette phrase interrogative, dite, en français, en hébreu, en judéo-espagnol, en anglais, en grec, etc. en fonction de l'origine linguistique du récitant que débute la lecture de la *Haggadah de Pessah* (le passage).

BONNE FETE DE PESSAH

Lucien Perez, avocat, nous a envoyé un long article sur la fête de la Pâque juive. Par manque de place, nous en avons extrait quelques passages.

DES TENEBRES A LA LUMIERE ECLATANTE

La fête de Pessah, la Pâque Juive, symbolise pour nous la restauration de notre liberté retrouvée, après 4 siècles d'esclavage en Egypte, ainsi que D. l'avait prédit à Abraham en ces termes « sache le bien, ta postérité séjournera sur une terre étrangère où elle sera asservie et opprimée pendant 400 ans ». (Genèse § 15 Verset 13)

C'est donc la libération de nos frères qui eut lieu dans la nuit du 14 du mois de Nissan et qui a marqué pour nous une ère nouvelle. C'est de nuit que les juifs quittèrent l'Egypte dans la précipitation, au nombre de 600.000 âmes, sans compter les femmes et les enfants, et avec eux une tourbe nombreuse (2 millions selon certains ?) qui les avait suivis. Depuis cette époque, et en souvenir de cet événement important de notre Histoire, nous célébrons chaque année à la même époque, vers le mois d'Avril la fête de Pessah qui dure 7 jours, -8 jours hors d'Israël- et dont les deux premiers soirs sont marqués par la lecture de la Haggadah (le récit du déroulement des opérations de cette délivrance miraculeuse) et le repas comprend nécessairement une viande rôtie, avec son os représentant l'agneau pascal, le pain azyme rappelant la pâte sans levain emportée lors de la délivrance, et les herbes amères, l'eau salée et le vinaigre, ainsi que le harossète (mélange de pâte de dattes et d'amandes pilées) évoquant les années d'esclavage jalonnées de souffrances et de travaux forcés endurés par nos ancêtres.

Ces traditions se perpétuent depuis environ 3 500 ans, et il est de notre devoir de raconter la Pâque à nos enfants, année après année, afin que ce souvenir inoubliable ne tarisse point. Le Rabbin Gamliel disait à juste titre, que «l'Histoire de Pessah ne concerne pas seulement nos ancêtres qui ont vécu la sortie d'Egypte, mais que chacun de nous doit se considérer comme ayant lui même été délivré avec eux, et que si l'un de nous se moque de ces traditions tu lui répondras, que s'il vivait à cette époque, il n'aurait pas été délivré ».

Dès leur sortie, sous la conduite de Moïse, les juifs entonnèrent un hymne de gratitude à l'Eternel pour célébrer cette victoire sur l'oppression. Bien de miracles étaient nécessaires aux juifs qui se trouvaient alors dans le désert face à la Mer Rouge, poursuivis par l'armée égyptienne. Notre peuple devait séjourner 40 ans dans le désert et les problèmes ne manquaient pas: l'eau, la nourriture, la fuite devant les Egyptiens, la guerre contre un certain Amalek qui cherchait à les anéantir.

Sur l'ordre de D. Moïse fit jaillir l'eau du rocher, et D. fit tomber la manne du ciel pour assurer la subsistance du peuple. Moïse vainquit miraculeusement Amalek, et enfin, D. sépara les eaux de la Mer Rouge pour permettre aux juifs de la traverser à pied sec, et les referma sur l'armée égyptienne qui fut engloutie avec ses chevaux et ses armes. Rappelons que la manne était une sorte de plante qui tombait tous les matins du ciel, et que les juifs ramassaient pour leurs besoins quotidiens. Il était inutile d'en conserver pour le lendemain, car le surplus pourrissait, sauf le Vendredi où ils étaient autorisés à en ramasser une double portion pour le lendemain, car la manne ne tombait pas le samedi. Dans la bouche de son consommateur elle avait le goût du mets qu'il aurait souhaité manger ce jour là.

Bien entendu pour apprécier ces événements et faits miraculeux, il faudrait d'une part, être un fervent croyant et d'autre part, se reporter par la pensée à l'époque où ils se sont déroulés.

C'est grâce à la pratique de nos traditions depuis des millénaires, que notre peuple existe, et c'est là encore un miracle dont le seigneur nous gratifie tous les jours.

Note :

Les mois hébraïques sont des mois lunaires composés de 29 ou 30 jours. Il n'y a donc pas de mois de 31 jours. Il s'ensuit que l'année compte 354 jours au lieu de 365 jours. Pour rattraper cette différence de 11 jours par an, le calendrier juif comporte un 13e mois, tous les deux ans et demi environ, exactement 7 fois en 19 ans.

Lucien Perez

POURIM - le 14 ADAR

C'est une des fêtes les plus joyeuses du calendrier hébraïque. Nous célébrons (le 18 mars cette année) le sauvetage du peuple juif qui vivait en Perse, sous le règne d'Assuérus. Ces événements sont racontés dans le livre d'Esther : le ministre Hamman, descendant des Amalek avait décrété l'extermination des juifs, sur le simple prétexte que Mordékhaï (Mardochée), représentant les juifs et cousin de la reine Esther, ne s'agenouillait pas devant lui. La reine Esther mise au courant, essaie de convaincre le roi des desseins criminels d'Hamman. « Il a suffi que cette nuit là, le roi n'eût pas sommeil » pour s'apercevoir qu'il avait été sauvé d'un complot par Mordekhaï, le juif. « Pourim » veut dire jeu du sort, et le sort fut heureusement inversé : les juifs furent sauvés et Hamman fut pendu.

En Egypte, en l'honneur de Pourim, les mamans confectionnaient toutes sortes de gâteaux. Et de maison en maison, la traditionnelle tournée de pâtisseries réjouissait les enfants : ils partaient avec une assiette et revenaient avec une autre. « Car on ne retourne pas l'assiette vide ; de plus on ajoute des dragées s'il y a eu un mariage ou une naissance dans l'année ». Les enfants recevaient de l'argent et se déguisaient. Les familles avaient l'habitude de se diriger vers le quartier juif, en passant par le quartier du Mouski, pour visiter les douze synagogues et donner de l'argent aux pauvres, afin qu'ils puissent festoyer comme les autres.

Dans mon souvenir d'enfance au Caire, je me rappelle des pitas à la charchitchas (sandwichs de saucisse), de foul, de taamiyas (falafels), de kharchoufs bel chata (artichauts pimentés), des doras machouis (maïs grillés) et des zalabeyas bel assal (beignets au miel)..., des feux d'artifice, des roulements de tambour, du bruit des crécelles couvrant les sons de la musique orientale. C'était le CARNAVAL.

Traditions culinaires de Pourim :

Alors que la pâtisserie spécifique de cette fête sont des « oreilles d'Hamman », en Egypte, il était courant de confectionner une spécialité, les « dents d'Hamman » car il est dit : « le méchant complotte contre le juste et aiguise ses dents sur lui ». Ce sont des beignets en forme de canines, bien pointues, avec des noisettes grillées qui croquent bien, afin de casser les dents de la médisance.

Renée Hakoun

RECETTE DE PESSAH

GATEAU AUX NOIX ET AUX NOISETTES, arrosé de sucre en sirop (8 parts).

Ingrédients :

1 verre de matza pilée
4 œufs bien battus en neige
½ verre de noisettes concassées
½ verre de noix coupées en gros morceaux
10 cuillères de sucre en poudre
une belle pincée de cannelle
½ verre de jus d'orange ou de jus de raisin.
1/3 verre d'huile pour la friture.
Ce gâteau peut être cuit au four : dans ce cas mettre 8 cuillères d'huile dans la pâte

Préparation :

Battre les œufs, ajouter la cannelle (ou tout autre parfum), les fruits secs, la matza, le jus de raisin (ou d'orange)
Battre le tout : il faut que la mixture soit comme une omelette ; si c'est épais ajouter du jus de fruit.
Chauffer bien l'huile dans une poêle, verser la préparation, baisser le feu et couvrir.
La préparation va gonfler ; enlever le couvercle, découper en huit parts, retourner chaque morceau, afin de faire cuire l'autre face.

Préparation du sirop :

1 verre de sucre en poudre,
jus d'un demi citron,
½ verre d'eau
Faire chauffer le mélange eau et sucre, rajouter le jus de citron, et dès que le sirop a pris en faisant un filet sur la cuillère, verser le sirop sur le gâteau qui est toujours dans la poêle. Chauffer à feu doux, afin que le gâteau absorbe le sirop. Ce dessert moelleux et succulent est très apprécié durant la semaine de Pessah.

Renée Hakoun

DIVERSITES ET « MELTING POT »

Dans le bulletin d'une association israélienne amie (bulletin n° 2 du Centre du Patrimoine Juif Egyptien, en Israël), une des journalistes (page 9 article de Suzanne Ben Abraham) parle de son passé de juive d'Egypte, née de parents originaires de Syrie. Elle évoque de façon belle et émouvante le langage de ses parents, les proverbes, les expressions imagées, ainsi que les saveurs irremplaçables de la cuisine maternelle, le tout ayant façonné aussi bien son goût que son âme. Et finalement elle se demande si la caractéristique du judaïsme égyptien n'est pas d'être « une mosaïque de communautés juives différentes, chacune ayant apporté avec elle l'héritage de sa terre d'origine ».

Et effectivement, qui n'est pas resté sensible à jamais aux tonalités familiales perçues dès la naissance, aux « boreks » importés d'Istanbul, au judéo-espagnol de Salonique, à la lecture de la Méguila d'Esther dans cette même langue, aux récits d'enfance d'un grand-père né à Jérusalem en 1875, au parler grec des juifs roumaniotes de Volos, aux histoires d'un oncle de vieille origine égyptienne, né à Tantah, Benha, ou Mansourah, ou aux magnifiques chants liturgiques égyptiens ?

Mais, par contre, étions-nous seulement une mosaïque de communautés différentes, vivant côte à côte ? Ce serait oublier toute cette évolution qui s'est faite en Egypte entre 1880 et 1956, qui amena la très grande majorité d'entre nous aux écoles de l'Alliance ou à celles de la Communauté, aux écoles Jabès, Cattaoui, au Lycée de l'Union Juive, aux Lycée Français ou Franco-Egyptien, voire à l'Institution Saint Marc. Nous avons usé nos fonds de culotte (ou de nos jupes) en étudiant et en parlant ensemble en français et bien souvent alors nos différences ne nous paraissaient pas capitales : nous

étions dans notre « melting pot » à la sauce égyptienne. A l'adolescence le « melting pot » prit des formes nouvelles : les mouvements sionistes, quelques fois les mouvements communistes, la Maccabi, quand ce n'était pas tout simplement le bord de mer, les dancings et les « surprises parties ». Tout ceci se faisant et se disant en français.

En parallèle, l'Egypte conquiert en plusieurs étapes son indépendance, et il apparut indispensable, obligatoire ou souhaitable de bien apprendre la langue arabe. Beaucoup d'entre nous ont été dans les universités égyptiennes et parlent encore remarquablement l'arabe, le plus souvent avec joie et fierté.

Après le lycée ou le bureau, c'était souvent la « langue des origines » qui reprenait le dessus. Et cependant, que n'a-t-on pas entendu de parents « réprimandés » par leurs enfants : « parle le français, papa ! ».

Aussi ne faut-il pas s'étonner qu'à travers les pages de notre Bulletin nous évoquions à la fois les diversités les plus extrêmes (comme par exemple cette notion de « judéo-arabe », qui fait partie des racines de certains d'entre nous), les souvenirs de notre « melting pot » exprimés indirectement dans « *les textes de la mémoire* » et dans l'évocation de notre francophonie, et la culture arabe elle-même, à travers les proverbes populaires égyptiens. Tous ces aspects font partie du patrimoine de tous ou de certains d'entre nous. Notre devoir est de les évoquer pour rendre compte totalement de notre histoire. Et comme le souhaitent de nombreux adhérents de l'ASPCJE, ***ceci ne doit pas nous empêcher de vivre pleinement dans le présent et de préparer un avenir qui sera encore différent.***

Joe Chalom

Que pensent nos lecteurs de cette réflexion sur les langues parlées en Egypte, et sur la diversité des origines des personnes composant la Communauté Juive d'Egypte ? Nous serions très heureux de recevoir vos avis.

Précision

L'article de Roger Bilboul sur la Bibliothèque d'Alexandrie, paru dans le numéro 13 de notre bulletin est une traduction d'un article écrit en anglais pour le « Newsletter » de décembre 2002 de l'association AJE – UK, l'association des Juifs d'Egypte du Royaume-Uni.

Portrait

Nous reproduisons un extrait d'un article de Aya Bahir paru en 2002 dans la revue ANACHIMS, supplément week-end du journal israélien MAARIV.

FAYZA ROUCHDI

Peu de gens savent que Myriam Benguigui, dame âgée de 80 ans, marchant aidée d'une canne et vivant dans la section des handicapés d'une maison de retraite, est Fayza Rouchdi, la fabuleuse actrice et chanteuse qui fut célèbre en Egypte dans la fin des années 30 ainsi que dans les années 40. « Tout le monde m'admirait à cette époque » dit-elle, « pendant des dizaines d'années, depuis les petites gens jusqu'au roi Farouk et son épouse ».

L'épopée de Fayza Rouchdi se termine avec la création de l'Etat d'Israël, l'antisémitisme en Egypte s'étant alors beaucoup accru, et l'identité juive de Fayza Rouchdi ayant été découverte. Les années de splendeur en Egypte étaient terminées et elle immigra en Israël en 1951.

Benguigui aurait pu être oubliée, si sa fille unique - Yaffa Toussia-Cohen, 38 ans, comédienne et chanteuse - n'avait décidé de faire de l'histoire de sa mère un « one-woman-show » : « Ana Fayza ». « Ceci démarra quand j'ai commencé à me documenter sur l'histoire de ma mère », dit Toussia-Cohen, « et je compris très vite que je désirais monter cette histoire sur scène. Pour mon bonheur, je réussis au Concours des Théâtres, et obtins la première place ». Cela s'est passé il y a un an et demi et Yaffa fête déjà sa centième représentation en se produisant encore au Théâtre Habimah et partout ailleurs dans le pays. Le résultat mène aux appréciations suivantes dans la presse : « direct, sincère et pudique... » écrit Haaretz, tandis que Kol Israël dit : « spectacle à recommander très fortement, et qui touche au plus profond ».

Benguigui naquit à Alexandrie, après la disparition de 10 frères et sœurs, probablement morts de la fièvre aphteuse. Le père, Dod, travaillait comme dédouaneur au port, et la mère, Rachel, couturière, transmet le don de la couture à sa fille : « Chaque fois que j'ai eu du temps, j'ai cousu mes robes de représentation, étincelantes, avec des paillettes, le tout cousu main » dit fièrement Benguigui. Elle avait 7 ans quand son père mourut. Aussitôt la situation financière de la famille se détériora et elle dut déménager vers le quartier indigène avec sa mère et ses deux frères cadets. « Ma mère alla dans une école égyptienne de filles » raconte Toussia-Cohen « et là, son don pour le chant fut reconnu. » Ses amies la surnommèrent Fayza, ce qui veut dire en arabe « celle qui réussit ou qui mérite » à cause de la voix fantastique qui lui avait été donnée.

Benguigui commença à apparaître dans des réceptions comme enfant prodige, et gagnait 10 piastres par soirée, somme importante à l'époque ; elle put ainsi contribuer à la subsistance de la famille. « Lorsque j'avais 10 ans », raconte-t-elle « je fus entendue dans une réception par Badi'a Massabani, qui avait une troupe célèbre au Caire, et elle me proposa de me joindre à sa troupe. ». Benguigui partit pour Le Caire, et se joignit à une autre troupe connue, celle de Fatma Rouchdi. Celle-ci donna son nom à l'enfant qui devint alors Fayza Rouchdi. Les compagnons de la troupe vivaient en communauté et se déplaçaient de ville en ville. Ultérieurement, alors qu'elle continuait toujours à se produire avec la troupe, Benguigui réintégra sa famille qui déménagea pour Le Caire.

La foule de ses admirateurs allait en augmentant, et en plus de la famille du roi Farouk d'Egypte, il y eut aussi l'Emir de Bahrein venu en visite en Egypte. De même Abd el Wahab, le grand chanteur et compositeur l'entendit et s'enthousiasma ; Om Kalsoum, la grande diva de la chanson égyptienne, ne resta pas indifférente. Elle s'approcha de la jeune Fayza Rouchdi et lui dit : « tu as beaucoup de possibilités. Si tu ne fumes pas le hashich et si tu ne bois pas, tu auras un brillant avenir ». Par la suite elles montèrent toutes les deux sur la même scène. « Le public était tout à fait enthousiaste quand je chantais. Il applaudissait sans fin et me bissait, me lançait des bonbons, me donnait des cadeaux et des fleurs » se rappelle-t-elle. Elle enregistra 40 disques, qui étaient diffusés sans cesse sur les ondes arabes, aussi bien que sur la célèbre radio Ramalallah ; elle participa à cinq films et des critiques louangeuses furent publiées dans la grande presse égyptienne de l'époque.

Mais il s'avère que toute bonne chose a une fin. A l'avènement de l'Etat d'Israël, l'identité juive de Benguigui fut dévoilée et on la boycotta en Egypte. Elle avait alors 30 ans et se dépêcha d'émigrer en Israël. « Je décidai d'habiter en Israël et de me normaliser » dit-elle ; « je ne voulais plus être chanteuse et courir de soirée en soirée. Je désirais me marier, avoir des enfants, être une simple couturière ».

Elle ne parvint pas à être une simple couturière. En 1954, elle fut découverte par l'émission en langue arabe de Kol Israël et elle se joignit à un groupe de musiciens connus, venus des pays arabes, qui enregistrèrent des chansons régulièrement diffusées

sur Kol Israël. « Ces musiciens d'âge moyen qui évoluaient avec de jeunes personnalités comme Rivka Mikhali et Ehoud Manor ressemblaient un peu à de drôles d'oiseaux » dit Toussia-Cohen. « Ehoud Manor me raconta qu'une fois, ma mère vêtue de façon magnifique, s'adressa subitement à lui « Y aura-t-il une chanson pour moi ? » ». Manor, qui relate cette histoire, ajoute : « si Fayza Rouchdi avait émigré aujourd'hui en Israël, elle serait devenue une grande étoile aux yeux du public israélien car il y a une grande ouverture vers la musique internationale ou orientale. Elle aurait pu s'intégrer facilement aux « Ethnics » comme l'a fait maintenant Zehava Ben. Quand je l'ai connue, elle n'était déjà plus très jeune, mais j'étais très impressionné par sa vitalité ; le genre de vitalité qu'on retrouve par exemple chez Shochana Damari. A mes yeux, c'était une étoile ; quand elle me rencontra, elle manoeuvra certainement pour savoir si je lui écrirais une chanson, et je me sentis très flatté. Finalement, quand je voulus écrire, elle affirma qu'il ne lui conviendrait pas de chanter en hébreu ».

- *Benguigui, avez-vous essayé de chanter en hébreu ?*

« Oui, j'ai essayé, mais ils me dirent que mon accent oriental était trop prononcé et que ce ne serait pas bien accueilli en Israël ; je n'ai alors plus essayé. Par contre, les meilleurs musiciens de musique arabe du pays ont écrit pour moi, comme Naïm Rajouane, Jacky Seror et Albert Elias, ce qui fait que je ne me sentais pas frustrée ».

- *Aviez-vous des admirateurs dans le public arabe ?*

« Evidemment, une bonne partie de mes apparitions sur scène en Israël étaient dans les festivités arabes. Une fois même j'ai été au Liban avec les troupes. Quand débuta la télévision, j'étais régulièrement dans les programmes arabes du vendredi ou du Chabbat. Je reçus beaucoup de lettres de mes auditeurs arabes, qui m'aimaient particulièrement et qui me demandaient de chanter certaines chansons ».

Entre temps Benguigui se maria, mais comme son époux s'avéra être un grand joueur, ils divorcèrent. Plus tard elle se remaria, mais à nouveau elle divorça après quelques mois. Elle avait 42 ans quand sa fille, Yaffa Toussia-Cohen naquit.

Texte traduit par Joe Chalom

NDLR : Nous venons d'apprendre le décès de Fayza Rouchdi.

Rencontre

Ellis DOUEK TRIOMPHE A PARIS

Le dimanche 2 mars 2003, ce fut littéralement l'enthousiasme, à la salle des fêtes de la Mairie du 11^{ème} arrondissement. Ce fut un vrai spectacle : nous avons été frappés par sa manière alerte et enjouée de raconter sa vie et par son humour souvent désopilant. Nous étions pas loin de 130 personnes, y compris quelques amis de l'AJE de Londres. Le buffet était excellent aux dires de tous. Un très, très grand merci à notre ami Ellis DOUEK.



UNE LUNE DE MIEL PEU ORDINAIRE

Le 15 Mai 1948 est pour moi, à plus d'un titre, une date historique. C'est le jour où, par décision prise à une écrasante majorité à l'Assemblée Générale des Nations Unies, Israël est né. Cette date est aussi gravée dans ma mémoire parce que j'étais invité chez Jacques et Esther Ninio, pour leur demander la main de leur fille Rosie.

Je l'avais connue en Septembre 1947 au cours d'une party (les booms d'aujourd'hui), organisée par l'amicale des anciens élèves du Lycée Français du Caire. Rosie était parmi les plus belles filles de notre groupe (*la Gamâ'a*). Cerise sur le gâteau, elle avait la répartie facile et toujours avec humour. Elle m'avait en outre séduit par l'intérêt qu'elle portait au marxisme. Je ne sais trop comment j'ai pu la circonvenir, mais le fait est que jusqu'à ce jour elle me supporte et ce, pour mon plus grand bonheur.

Lors de cette visite et à la fin du repas, au moment de prendre congé de mes futurs beaux parents, nous entendîmes les vendeurs de journaux ambulants hurler dans la rue : « *Extra, Extra, supplémento !* » Le journal de langue arabe « *Al Ahram* » annonçait la déclaration de guerre de l'Égypte au « présumé Etat d'Israël » qui venait de naître.

A ces deux événements, (naissance d'Israël et mes fiançailles) s'est ajouté un troisième qui a contribué pour moi à ne pas oublier cette date. Une heure après être rentré chez moi, j'entendis frapper à la porte à grands coups. C'était la police ! Tout comme moi, au cours de cette nuit du 15 au 16 Mai 1948, plusieurs centaines de juifs, jeunes ou moins jeunes, sionistes, communistes ou totalement apolitiques avaient été victimes de cette rafle.

Je passais la nuit au poste de police puis, le lendemain étais conduit en direction du camp de Huckstep. C'était une ancienne base militaire cédée aux forces américaines (U.S.A.F.I.M.E.) pendant la guerre et rendue à l'Égypte après la fin des hostilités.

En Juin ou Juillet 1948, après consultations, les deux groupes d'internés (sionistes et communistes) décident à l'unanimité de faire la grève de la faim. Les plus solides physiquement tinrent le coup pendant une dizaine de jours et nous obtînmes : le droit au courrier, le droit aux colis envoyés par nos familles, le contrôle de la cuisine tenue par le concessionnaire peu scrupuleux (*mota 'ahed*), et qui serait assuré par notre camarade Joseph Hazan (Soussou). Pour justifier notre détention nous avons été déclarés « dangereux pour la sécurité publique ».

Nous demandâmes alors de passer en jugement, ce qui nous fut refusé.

Avec quelques autres internés tout comme moi de nationalité française, nous avions droit à la visite périodique du Consul de France au Caire. Pendant la grève de la faim il vint nous voir et nous expliqua que les autorités égyptiennes n'accepteraient en aucun cas de nous traduire en justice car nos dossiers ne contenaient aucune charge justifiant le danger que nous étions censés faire courir à l'ordre public. Il ne nous restait plus qu'à accepter de quitter l'Égypte en signant un engagement de ne plus y retourner.

Rosie accepte de quitter ses parents et de me suivre. Auparavant, nous devons nous marier. Ma sœur Yvonne s'occupera des formalités auprès du gouvernorat du Caire et du Consulat de France. Le mariage est fixé au 9 Juin dans les locaux du Consulat. La date venue, la famille de Rosie et la mienne, Rosie en tailleur blanc plus quelques amis attendent mon arrivée. Au bout de quelque temps, ne me voyant pas venir, le Consul téléphone au commandant du Camp de Huckstep et apprend que ce dernier n'a reçu aucune instruction pour me laisser sortir pour assister à la cérémonie.

En accord avec les intéressés, la date est reportée au 23 du même mois. Ce jour là, menottes aux poignets, accompagné de six gardes, fusils en bandoulière, j'arrive en camion militaire. Le consul est là. Incident diplomatique, le consulat, territoire français ne peut recevoir que des hommes libres ! Au bout de quelques minutes on m'ôte les menottes. Nouvel incident. Pas d'hommes en armes admis au consulat. Compromis : les fusils posés en faisceaux sont laissés sur le trottoir, avec l'arme de poing du lieutenant, sous la garde de 4 soldats qui ne rentreront pas à l'intérieur. Le lieutenant et 2 soldats sont autorisés à me suivre jusqu'à la fin de la cérémonie.

Ensuite, retour au camp de concentration, non sans que le camion ne s'arrête devant mon domicile, rue Cherif Pacha, où je demeurais jusqu'à mon arrestation. Deux personnes dont notre domestique (je déteste ce mot), ont transporté jusqu'à l'entrée de l'immeuble ma grand mère que j'adorais, et qui, impotente et percluse de rhumatismes, n'avait pu se déplacer pour la cérémonie. Là elle m'embrasse en pleurant, mais très vite le lieutenant m'arrache à ses bras pour regagner le camp. Je ne savais pas que c'était la dernière fois que je la voyais.

Ma lune de miel se passa donc pour moi en solitaire à Huckstep, dans la nuit du 23 au 24 Juin entouré de

mes camarades mais sans mon épouse. Je pensais à elle et à notre avenir. Je le voyais rose comme son prénom et ce, sans hésitations, avec mes certitudes de jeunesse, avec des hauts que je pressentais et des bas que je ne voyais pas.

Mon internement, mon mariage spécial, ma lune de miel peu ordinaire : TROIS raisons de me souvenir du 15 Mai 1948.

Isaac (Zouza) LEVY
Décembre 2002

Les textes de la mémoire

LA BELLE ETOILE

La nuit était splendide. L'air était doux. La fraîcheur du soir n'avait pas encore dissipé entièrement les brumes de chaleur de la journée. Etendu dans l'herbe, enroulé dans ma couverture, je ne me lassais pas de contempler l'immense voûte céleste, écrin de velours sombre dans lequel scintillaient les millions d'étoiles. Autour de l'immense ruban clair de la voie lactée, je reconnaissais les quelques constellations familières que j'aimais à retrouver toutes les fois que j'en avais l'occasion : les 2 « chariots » tête bêche de la Grande et Petite Ourse avec en point d'orgue, l'Etoile Polaire, le Scorpion, Orion avec son baudrier, le « W » de Cassiopée, etc... J'étais le spectateur privilégié d'un des plus beaux cieux du monde. La forêt frémissait de milliers de bruits mystérieux qui suscitaient en moi une vague appréhension. Dans le feu de camp qui se mourait, les braises rougeoyantes semblaient encore animées d'un reste de vie. Les camarades dormaient alors que l'excitation empêchait le sommeil de s'emparer de moi. Quel calme, quel bonheur, quelle sensation nouvelle et exaltante, découvrais-je dans cette nouvelle expérience !

C'était mon premier campement.

J'avais rejoint depuis quelques années la troupe des scouts juifs de la Maccabi, et je découvrais avec enthousiasme cette organisation de jeunesse, sa philosophie, ses règles, sa discipline et la vie de groupe qu'elle impliquait. Alors que, timide et réservé, j'étais plutôt enclin à l'introspection et à la solitude, le contact amical et décontracté de mes camarades, l'enseignement des règles du scoutisme, les chansons françaises ou hébraïques que l'on entonnait à plein poumons lors de nos marches ou que l'on fredonnait en sourdine le soir autour d'un feu de camp, m'avaient fait découvrir un nouveau mode de vie. Je passais de joyeux moments avec mes compagnons et apprenais à porter les premiers secours à des blessés, à accomplir chaque jour une B.A. (bonne action) à jouer du tambour et à marcher en rang et au pas. Il me restait, cependant, la consécration d'une vie de scout : le campement !

Je m'étais longtemps battu avec ma mère pour qu'elle consente à me laisser partir, passer la nuit dehors, alors

qu'elle craignait pour moi, je ne sais quels dangers, quels périls. Enfin, ayant emporté la décision de haute lutte, je me préoccupais de réunir par des achats ou des emprunts le matériel du parfait campeur. Il me fallait un sac à dos : en son temps c'était un havresac. sorte de caisse aplatie en grosse toile que l'on maintenait raidie par de planchettes en bois, une gourde en alu revêtue de feutre, un gobelet et une assiette ainsi qu'un couvert en métal. Pour le reste, la troupe en faisait son affaire.

Au jour dit, réunion à la Maccabi en tenue impeccable, passage en revue et en route pour la Gare de Bab el Louk. Là, le train de Héliouan nous déposait 20 minutes plus tard à Méadi, charmante banlieue résidentielle du Caire. « Formez les rangs et partagez-vous le matériel », aboie le chef. Et nous partons en bon ordre, chargés comme des baudets, parce que le matériel était « monstrueux ». Il s'agissait en fait de surplus de l'armée britannique de la première guerre, matériel obsolète et défraîchi qui avait résolument tourné le dos à la miniaturisation ! Les tentes en grosse toile pesaient des tonnes. Les mâts étaient aussi gros qu'un bras d'homme et les pieux en bois grossièrement taillé avaient 25 cm de longueur. Il fallait pour les enfoncer, de gros maillets. Les cordages étaient à l'avenant, de l'épaisseur d'un doigt et les tendeurs énormes.

Qu'importe ! Excités par l'aventure, nous avançons d'un pas décidé, cheminant entre les somptueuses propriétés protégées par des grilles et des haies impressionnantes qui cachaient des parcs superbes. (Méadi était dénommée la ville-jardin).

Pour ranimer notre ardeur, le chef nous fait chanter des chants de marche : « *Un kilomètre à pied, ça use, ça use, Un km à pied, ça use les souliers, 2 km à pied, etc...* » ou alors le chant de la Maccabi : « *Kadima Maccabi...* » (J'apprendrais beaucoup plus tard que l'air en avait été « emprunté » au chant des partisans italiens « *Bandiera Rossa!* ») Mais revenons à notre promenade dans Méadi.

Après une petite heure de marche, nous arrivons à la lisière d'un bois et là, enfin, le chef choisit une clairière

pour y installer le camp. Il fait monter les tentes et distribue les emplacements. Je suis de corvée de bois pour le feu de camp du soir. Après dîner, enveloppés dans nos couvertures, nous nous installons et chantons en cœur, ressentant ardemment le plaisir du moment, grisés de fatigue et de grand air. Nous regardons fascinés le feu où crépitent les bûches. Les flammes projettent des lueurs dansantes sur nos visages et la fumée chatouille agréablement nos narines. Je ressens un bien-être sans pareil et le bonheur du plaisir partagé avec les copains me procure une satisfaction infinie. Plus tard, les campeurs se retirent un à un pour aller dormir, mais je ne me résous pas à quitter ma place auprès du feu, à goûter la douceur du soir, et surtout à admirer les étoiles qui scintillent dans le ciel.

Quand je reviens le lendemain chez moi, je me sens enrichi d'une expérience exaltante et me promets de ne jamais rater une occasion de repartir dormir à la belle étoile.

Bien plus tard, mes amis et camarades d'école dispersés au gré des impératifs professionnels, avaient décidé de ne pas perdre le contact entre nous, et de nous regrouper dans une troupe de « Routiers » scouts toujours à la Maccabi. Et souvent nous décidions d'aller camper à Méadi. C'était toujours de joyeuses retrouvailles pendant lesquelles nous évoquions les années scolaires, les souvenirs drôles ou émouvants qui avaient marqué notre enfance. Nous chahutions comme des gamins, nous bousculant l'un l'autre, et le moindre incident nous faisait partir d'un éclat de rire inextinguible. Le soir, nous nous retrouvions autour d'un feu de bois, admirant la voûte céleste et ses millions d'étoiles. Nous écoutions religieusement notre ami Abram, nous jouer des airs connus sur sa célèbre mandoline ou chanter de sa belle voix de ténorino léger (il était soliste dans le chœur de notre synagogue), la sérénade de Schubert. C'étaient des moments d'ineffable plaisir. Je n'oublierai jamais ces soirées d'amitié pure et sincère, et mes camarades que rien ni personne n'aura jamais pu remplacer.

Les bouleversements politiques nous ayant jetés sur les chemins de l'exil, je me suis retrouvé en France, séparé de ma famille, de mes amis d'enfance, seul à affronter les difficultés de la vie en compagnie de ma femme. Dans le milieu professionnel où j'étais plongé, j'ai fait connaissance d'un groupe de jeunes avec qui je parlais fortuitement de mon expérience de campeur en Egypte. Aussitôt je me suis trouvé entouré de quelques collègues qui pratiquaient régulièrement cette activité dans le cadre d'une association: les A.N. (Amis de la Nature). Rendez-vous donc, fut pris pour le prochain « pont » à la Pentecôte. Nous irions camper ensemble. Me retrouvant à la gare de Lyon au jour dit, j'apprends que la destination serait Larchant, dans la forêt de Fontainebleau, pas loin de Nemours. Arrivés dans cette ville, il nous fallait encore marcher 4 km pour rejoindre

l'amas de roches et d'arbres au milieu desquels le campement serait dressé.

Annie, ma collègue me tend un paquet de toile de forme cylindrique de 40 cm de long: « *C'est quoi, ça ,* » ? « *La guitoune, pardi !* » « *La guitoune ?* » « *Mais oui ! la tente quoi ? , tu ne vas pas dormir à la belle étoile. !* » Je restais pantois . Ce petit paquet devait nous abriter ma femme et moi, et en plus la tente était à double toit avec un tapis de sol cousu, le tout imperméable à la pluie, ce qui était la moindre des précautions. Les mâts étaient constitués de minces tuyaux d'aluminium, les cordages : de la ficelle, les tendeurs minuscules et les pieux, de petites tiges de 20 cm que l'on enfonçait à la main dans l'herbe humide. Tout était différent et à des années lumières du matériel antédiluvien que nous avions en Egypte. Ce n'étaient plus des havresacs carrés et raides que l'on portait mais des sacs à dos (les fameux Lafuma) de forme triangulaire, avec de nombreuses poches et une armature alu qui les calait sur les reins pour le confort durant le portage. Les gourdes c'étaient des « vaches à eau » en toile ; les gamelles, le matériel accessoire, tout était à l'avenant.

Arrivés à destination le camp s'installe dans la bonne humeur, les filles préparent le repas du soir, les garçons vont aux commissions. Un peu plus tard nous livrons un match homérique de volley ball aux campeurs voisins et, après dîner, nous nous retrouvons bien entendu, groupés autour du feu de camp à digérer notre fatigue et à nous remettre d'une journée bien remplie. Le soir et le silence descendent sur nous, la fraîcheur de la nuit nous enveloppe quand soudain, une voix pure s'élève : C'est Evelyne qui chante *La Nuit*, de Rameau ! :

« *Ô nuit, qu'il est profond ton sileeeeeeence...* »

Tous reprennent en chœur mais je n'arrive pas à m'y joindre tant ma gorge est nouée par l'émotion du moment et le souvenir du temps jadis. Le chant s'éteint doucement :

« *Ton calme est infiniiiiiii, ta splendeur est immeeeeeeeeense.....* »

C'est un instant de pur bonheur, et un frémissement agite les épaules qui se touchent autour du feu. La communion entre tous est totale.

Au retour, mon amie Annie, organisatrice de l'expédition et pourvoyeuse de tout l'équipement dont j'avais eu besoin, m'interroge avec un geste du menton et une lueur amusée au fond des yeux. « *Alors, tu as aimé passer la nuit à la belle étoile en France ?* » Et moi, chauvin un peu, taquin beaucoup, de lui répondre au mépris de toute reconnaissance :

« *Tu sais, la Belle Etoile en France, j'ai aimé ! Mais pour moi, elle ne sera jamais aussi belle que la Belle Etoile de mon enfance en Egypte !* »

Albert OUDIZ
Avril 2001

Nadine Amiel est peintre et écrit des poèmes. Née Nadine Kantzer, elle est originaire d'Alexandrie. Elle quitte l'Égypte avec son mari en 1950 pour s'établir en Israël. Des circonstances imprévues vont, elle et son mari, les conduire, ensuite à Paris où ils n'auront de cesse d'espérer de voir la PAIX, un jour en Israël.

MES PINCEAUX MA PLUME ET MOI

J'entretiens une longue histoire d'amour avec mes pinceaux. Dès que j'approche de mon petit coin d'atelier, ils semblent se redresser. Ils sont attentifs à tous mes faits et gestes. Je les regarde. Ils me regardent mélanger mes couleurs. Ils sont transfigurés à l'idée d'être choisis par moi. La chose n'est pas facile. Comment faire devant tout un régiment de petits soldats, dominés par les plus grands, qui tous rêvent d'entreprendre la grande aventure.

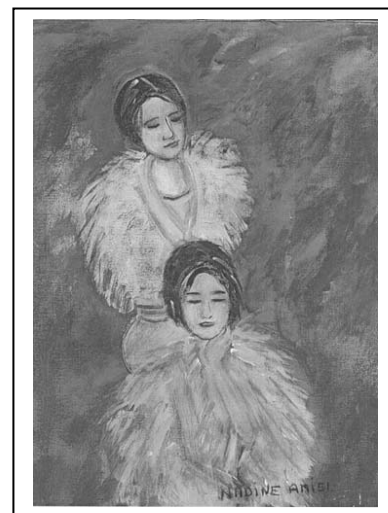
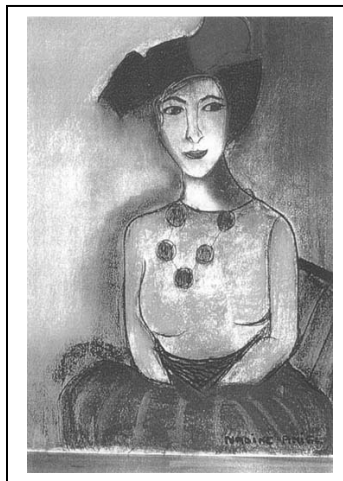
Ce qui est plus délicat c'est qu'ils ont un adversaire de taille. Tout à côté Madame Plume se balade et elle aussi attend avec impatience que je m'empare d'elle. Elle ne supporte pas mes écarts. Que puis-je devant une double histoire d'amour qui, toutes deux, me taquent depuis l'enfance ?

Devant mon petit baratin, mes pinceaux se fâchent. Ils font la tête. J'ai beau leur expliquer qu'il y a un temps pour chaque chose, ils ne veulent rien entendre. Ils insistent et mes pas vont instinctivement vers eux. Vous pensez bien que je les aime mes pinceaux ! Ils m'entraînent dans des chemins obscurs et parfois difficiles mais quand tout se met en place et que transparait la lumière une sorte de bonheur m'envahit. Une petite tristesse aussi car c'est le moment de me séparer d'eux pour un temps, mais un temps seulement.

Madame Plume lasse, trouve le temps long. Elle se fait cependant une raison. Il ne lui reste plus qu'à attendre, à patienter. Mais le moment venu elle prendra sa revanche. Elle n'hésitera pas à faire la folle, elle gambadera. Elle courra à une vitesse vertigineuse à travers les lignes du manuscrit qu'elle construit avec fougue. Les images se multiplient, se mêlent, se confondent, celles de l'écriture comme celles de la peinture et atteignent mon MOI le plus profond.

Nadine Amiel

Publié dans la revue littéraire de l'Académie Européenne des Arts



Portraits de femmes

Communauté juive du Caire

Un appel de Carmen Weinstein, responsable de la Communauté juive du Caire, adressé à Pascale Hassoun qui nous l'a transmis.

« En ce moment on restaure la synagogue de Maïmonide à Haret el Yehoud. Le responsable m'a demandé si j'avais des photos du temple et de la Yéchiva quand ils étaient en bon état.

Pourras-tu t'informer si parmi les anciens d'Égypte – et plus précisément ceux qui ont vécu à Haret el Yahoud – il y a des personnes qui auraient gardé des photos. »

Nous lançons un appel à tous nos lecteurs, afin de répondre très rapidement à la demande de Carmen Weinstein. Nous nous chargerons de dupliquer les photos et de les transmettre au Caire.

Courrier des lecteurs

A l'occasion de la nouvelle année 2003 et du renouvellement de l'adhésion ou de l'abonnement, nous avons reçu plusieurs courriers de bons vœux, d'encouragements, de félicitations et même d'émotion, montrant l'intérêt de nos lecteurs. Très touchés par ces marques de sympathie, nous les remercions vivement.

Nous avons choisi de diffuser les deux textes suivants, car ils peuvent déboucher sur un échange de témoignages intéressants sur votre vécu, vos réactions par rapport à l'Égypte ou vos difficultés d'insertion dans un autre pays.

De Claude Riso-Lévy, de Villepreux (France), à propos du rappel historique qui a suivi l'article de Renato Minerbo « INTERMEZZO :

« Page 6 du bulletin de liaison ASPCJE, décembre 2002, il est écrit :

« Mais aussi [les autorités égyptiennes] s'attaquèrent aux biens des juifs nationaux ... »

Mon père était de nationalité égyptienne et il a quitté l'Égypte en 1966 ; il a gardé la disposition de ses biens. ».

Riso-Lévy rappelle aussi que : « La sœur de Ellis Douek ,Claudia Roden, a publié un livre sur la cuisine moyen-orientale, remarquable ... ».

De Jacques Hasson, de Marseille (France) ce long article qu'il intitule « L'Égypte 2002 ... Souvenirs et nostalgie » :

« C'est avec un vif plaisir que je reçois et lis les divers bulletins publiés par les associations des Juifs originaires d'Égypte. C'est agréable et intéressant, mais je ne partage ni l'enthousiasme, en parlant du bon vieux temps, ni la nostalgie de mes compatriotes : les Juifs d'Égypte.

En effet, je crois nécessaire de rappeler les points suivants qu'on a tendance à oublier :

- Dès l'annonce de la décision de l'O.N.U. en novembre 1947, du partage de la Palestine : un Etat juif , un Etat musulman, l'attitude des Egyptiens envers les juifs a changé en notre défaveur. Nous avons été taxés de sionistes –sahyouini-. Le samedi 15 mai 1948, tous les Etats arabes partent en guerre contre Israël. Peut-on oublier la mise sous séquestre de certains biens juifs et les arrestations de juifs dans la nuit du vendredi 14 mai 1948 pour être internés au Caire (à la banlieue d'Héliopolis) et à Alexandrie (camp RAF d'Aboukir). Dans la crainte et l'incertitude, nous assistons aux premiers départs de familles juives, dès le début de 1949. Destination : Israël, via Marseille ou Brindisi.
- Juillet 1956 : nationalisation du Canal de Suez par Nasser. Nouvelles craintes. Suite aux événements de Suez de octobre-novembre 1956, nouvelles vagues d'arrestations de juifs dans la nuit du jeudi 1^{er} novembre 1956. Tous internés au Caire, à l'École Juive d'Abassiah dans des conditions très dures pendant les quinze premiers jours. Simultanément, mise sous sequestre de tous les biens juifs et nombreuses assignations à résidence. Grâce au cessez-le-feu du 12 ou 15 novembre 1956, une catastrophe a été évitée. Dès la mi-novembre 1956, ce fut des expulsions massives et définitives de tous les juifs vivant en Égypte. Je dirai aussi un « hold up » sur tous les biens des juifs et braderie de nos appartements. Pour les internés, c'était plus simple : renoncer à la nationalité égyptienne et expulsion immédiate avec un laissez-passer « aller sans retour »... Merci bikbachi Nasser.

Comment parler du bon vieux temps de nostalgie et oublier les avanies que les juifs ont subies avant, pendant et après Nasser. Comment oublier : yahoudi, ... ebn el kalb ou ebn el charmouta,... Octobre, novembre, décembre 1956 furent des mois noirs pour tous les juifs d'Égypte. Sincèrement, peut-on oublier la manière, les moyens et le caractère xénophobes qui ont présidé notre expulsion définitive d'Égypte ?

En Europe ou ailleurs les premières années furent très dures surtout pour les personnes âgées, presque obligées de tendre la main (!! ndlr). Grâce à Dieu, nous avons tous drôlement réussi notre insertion. Mieux, nous avons un niveau de vie très supérieur à celui que nous aurions pu avoir en Égypte : propriétaires de notre logement, voire d'une résidence secondaire, voitures, études supérieures pour nos enfants, couverture sociale, retraite à 60 ans et voyages à travers le monde pour notre plaisir.

Résultat : gardons nos souvenirs de jeunesse enfouis dans notre cœur, sans besoin de les étaler régulièrement. Quant à la nostalgie, il y a longtemps qu'elle s'est estompée après 45 ans de séjour en France. Adieu définitivement l'Égypte. Je doute fort aussi que nos enfants nés en France ou ailleurs soient vraiment intéressés par notre propre jeunesse en Égypte.

Autre exemple réel : depuis le décès du Président Sadate, l'Égypte maintient une paix glaciale avec Israël, voire même hostile depuis la deuxième Intifada. Nous devrions avoir la même attitude, sinon plus, d'autant que nous

avons été expulsés comme des malpropres, certains, menottes aux poignets, l'extrême humiliation. Notre seul tort était d'être juifs alors que nous avons contribué à la richesse de l'Égypte.

El léfath mate – le passé est mort.

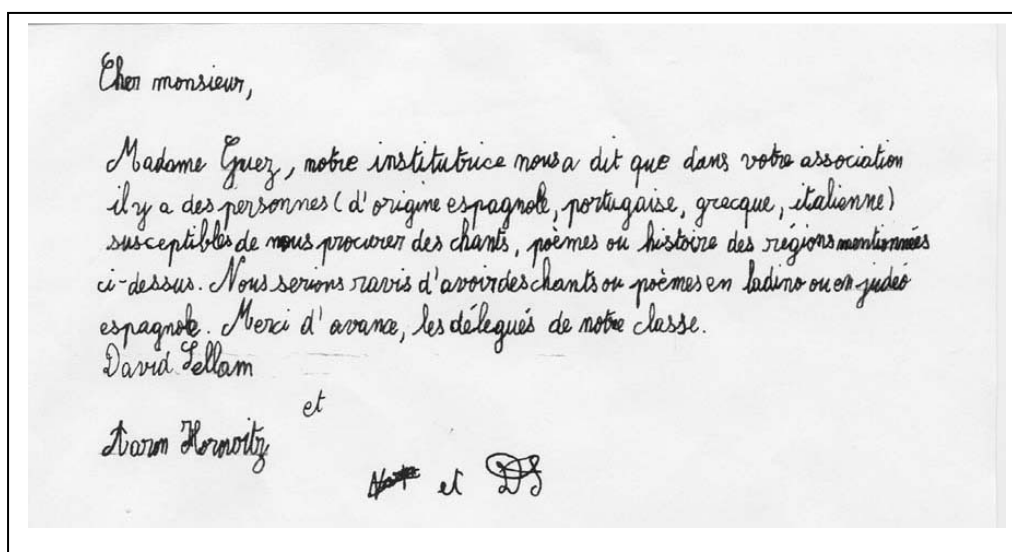
Cela ne devrait pas nous empêcher de nous rencontrer, de rechercher de vieux amis, de faire de bons repas, mais sans revenir sur notre passé. D'ailleurs à quoi bon...

Cette réflexion est dédiée à tous mes camarades du camp n°5 –motakal 5- du Caire –novembre 1956.

A notre avis, décrire le passé et essayer de restituer ce qui a constitué la diversité de notre vie en Égypte, dans une tentative de la sauver de l'oubli, relève d'une attitude de sauvegarde de la mémoire et non d'une exaltation nostalgique. Nos enfants, un jour, seront bien contents de connaître leurs racines : avons-nous le droit de leur cacher ce passé ?

Jacques Hasson nous a envoyé par le même courrier, un autre article prônant le boycott des produits provenant de pays hostiles à Israël. Ce type d'article sort des objectifs de notre association.

Rachel Guez nous a transmis cette demande de ses élèves de CMI de l'école Tachbar (Premiers Pas) de Strasbourg :



Si vous pouvez répondre à leur demande, veuillez nous contacter. Nous serons enchantés de leur transmettre.

Informations générales

Notes de lecture :

Le N° 288 –février 2003- de la revue **GEO** consacre une quarantaine de pages à « L'Égypte authentique » avec de nombreuses photos. Le dossier comprend les articles suivants :

Le delta du Nil : « une des plus riches régions agricoles du monde ».

Itinéraires cairotes : à la découverte des ruelles, souks, cafés, mosquées et vieilles maisons.

Saqqarah : les archives inédites du célèbre site archéologique.

Egyptologie : les Égyptiens en quête de leur passé.

Dans le N° 45 de **La Lettre Sépharade** de mars 2003, nous avons remarqué un article sur l'itinéraire du musicien Alberto Hemsí, écrit, en judéo-espagnol, par sa fille Allegra Bennoun-Hemsí. Rappelons que Alberto Hemsí a enseigné à l'école de la Communauté d'Alexandrie et a dirigé la musique de la grande synagogue Elihaou Hannabi. Il a publié, entre autres travaux, dix volumes de chants judéo-espagnols.

La suite du récit de sa vie est prévue dans le prochain numéro de La Lettre Sépharade.

Nous reviendrons dans un prochain numéro du bulletin de liaison sur la vie et l'œuvre de ce grand musicien.

CONVOCACTION à l'ASSEMBLEE GENERALE

Dimanche 15 juin 2003 à 10 heures

Au C.B.L.- 10 rue Saint Claude – 75003 PARIS

Métro Saint Sébastien Froissart

Ordre du jour :

- | | |
|--|--------------|
| 1 – Bienvenue et introduction | Joe Chalom |
| 2 – Rapport moral : activités passées | André Cohen |
| 3 – Rapport du trésorier | Emile Gabbay |
| 4 – Activités à venir | André Cohen |
| 5 – Renouvellement du Conseil d'Administration | |
| 6 – Questions diverses | |



DECLARATION DE CANDIDATURE

A retourner à l'adresse de l'association:

A.S.P.C.J.E. chez M. André COHEN, 8 rue des Tanneries, 75013 PARIS.

Je soussigné(e)(nom, prénom)

Demeurant à.....

CP : Ville : Tél. :

Déclare être candidat(e) à un poste au Conseil d'Administration de l'ASPCJE

Signature :



TALON D'INSCRIPTION A L'APRES-MIDI du DIMANCHE 15 juin 2003

HOMMAGE A LAYLA MOURAD

Nom : Prénom :

Adresse :

CP : Ville :

Tél. : Fax : E.mail :

Participation aux frais :

Repas + spectacle : 25 euros par personne. Nombre de personnes :

Spectacle de l'après-midi : 10 euros par personne Nombre de personnes.....

Chèque libellé à ASPCJE et à adresser à André Cohen 8 rue des Tanneries, 75013 PARIS . Tél. 01 45 35 29 86.



TALON D'ADHESION A L'ASSOCIATION

L'adhésion comprend l'abonnement au bulletin.

Remplissez le talon d'adhésion ci-joint et envoyez le à l'adresse de l'association:

A.S.P.C.J.E. chez M. André COHEN, 8 rue des Tanneries, 75013 PARIS.

Nom : Prénom :

Adresse :

CP : Ville :

Tél. : Fax : E.mail :

désire participer à l'action de l'Association pour la Sauvegarde du Patrimoine Culturel des Juifs d'Egypte, en qualité de:

Membre adhérent (cotisation 20 euros ou 20 US \$ pour 2003) : euros(ou US \$)

et vous adresse ci-inclus le montant de ma participation (par chèque pour la France uniquement libellé à l'ordre de l'A.S.P.C.J.E).

Date :